

ÉDITION AVEC DOSSIER

Maupassant

Pierre et Jean

Édition d'Antonia Fonyi



Extrait de la publication



Pierre et Jean

*Du même auteur
dans la même collection*

APPARITION ET AUTRES CONTES D'ANGOISSE
BEL-AMI (édition avec dossier)
BOULE DE SUIF ET AUTRES HISTOIRES DE GUERRE
CONTES DE LA BÉCASSE
CONTES DU JOUR ET DE LA NUIT
LE HORLA ET AUTRES CONTES D'ANGOISSE
MADEMOISELLE FIFI
LA MAIN GAUCHE
LA MAISON TELLIER. UNE PARTIE DE CAMPAGNE ET AUTRES
CONTES
MONT-ORIOLE
NOTRE CŒUR
LA PETITE ROQUE ET AUTRES HISTOIRES CRIMINELLES
PIERRE ET JEAN (édition avec dossier)
LE ROSIER DE MADAME HUSSON
LES SŒURS RONDOLI ET AUTRES CONTES SENSUELS
UNE VIE

MAUPASSANT



Pierre et Jean



PRÉSENTATION

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

NOTES

VARIANTES

DOSSIER

CHRONOLOGIE

BIBLIOGRAPHIE

par Antonia Fonyi

GF Flammarion

ISBN : 978-2-0807-1311-7.
© Éditions Flammarion, Paris, 2008.

Extrait de la publication

Présentation

Au début de l'été de 1887, Maupassant apprend l'étrange histoire d'héritage dont il fera la donnée centrale de *Pierre et Jean*. Il aurait été mis sur la piste de l'anecdote par Hermine Lecomte Du Noüy¹, sa belle voisine d'Étretat, auteur et héroïne de cette *Amitié amoureuse* dont lui-même est le héros², et, fin juin, c'est avec elle qu'il visite Le Havre où il placera l'action³. Il compose le récit en deux mois et demi – « temps relativement très court », note François, son valet de chambre –, tout en se promenant dans l'allée des jeunes frênes de son jardin, dont l'ombre, dira-t-il, lui aura été « propice⁴ ». Des frênes pas bien hauts, puisque le romancier René Maizeroy laisse un jour dans leurs branches son beau chapeau mou gris perle, et l'anatomiste Georges Pouchet son béret bleu marine...⁵. Tout ce que nous savons des circonstances de la création de *Pierre et Jean* est plaisant, vif, sain : à l'ombre des jeunes arbres espiègles, l'œuvre de Maupassant se renouvelle, elle est en pleine mutation.

Pierre et Jean presque terminé, Maupassant confie à François : « Il me reste encore à faire une sorte de préface [...] où je vais dire un peu ce que je pense de la critique, et aussi ma manière de comprendre le roman⁶. » Aussitôt

1. François Tassart, *Nouveaux souvenirs intimes sur Guy de Maupassant (inédits)*, éd. Pierre Cogny, Nizet, 1962, p. 180.

2. Calmann Lévy, 1897.

3. *En regardant passer la vie*, par l'auteur d'*Amitié amoureuse* [Hermine Lecomte Du Noüy] et Henri Amic, Ollendorff, 1903, note du 22 juin 1887, p. 46.

4. [François Tassart,] *Souvenirs sur Maupassant*, par François son valet de chambre (1883-1893), Plon, 1911, p. 94.

5. François Tassart, *Nouveaux souvenirs intimes sur Guy de Maupassant (inédits)*, *op. cit.*, p. 180.

6. [François Tassart,] *Souvenirs sur Maupassant*, *op. cit.*, p. 94.

fait : « Le roman » est daté de septembre 1887. Par la suite, Maupassant dira que cette étude est « si peu une préface » à *Pierre et Jean* qu'il a empêché l'éditeur d'employer ce mot. S'il a fait paraître les deux écrits ensemble, c'est que *Pierre et Jean* à lui seul aurait formé un volume trop mince, mais ils n'ont « aucun rapport » entre eux, pire, ils sont « contradictoires¹ », l'étude sur le roman impliquant la « critique » (p. 41)² et même la « condamnation³ » du roman qui la suit. D'évidence, cette contradiction importe à Maupassant. Il revendique l'inconséquence de publier sous la même couverture deux écrits présumés incompatibles parce qu'elle manifeste un changement en cours dans sa création : le passage du roman de mœurs réaliste au roman psychologique, ou, dans les termes que lui-même utilise, du « roman objectif » au « roman d'analyse⁴ ».

Contradictoires, les deux écrits qui composent le livre le sont dans le sens où « Le roman », malgré son apparente neutralité, plaide pour le roman réaliste⁵, tandis que dans

1. Lettre à Émile Straus [janvier 1888], *Correspondance*, éd. Jacques Suffel, Évreux, Le Cercle du Bibliophile, 1973 (édition désormais désignée par l'abréviation *Corr.*), t. III, p. 14 et 15.

2. Les numéros de pages entre parenthèses renvoient à la présente édition.

3. Dans le manuscrit du « Roman », Maupassant écrit d'abord que les idées qu'il exposera pourront entraîner la « condamnation du genre d'étude » entreprise dans *Pierre et Jean*, puis il biffe ces mots et leur substitue « critique du genre d'étude psychologique » (cf. p. 207, variante des lignes 3-5). Selon certains commentateurs il n'y a pas de contradiction entre les deux écrits ; cf. en particulier Robert Lethbridge, *Maupassant, Pierre et Jean*, Londres, Grant & Cutler, « Critical Guides to French Texts », 1984.

4. Cf. « Le roman », *passim*. Dans « Une préface », article paru le 22 janvier 1888 dans *L'Art moderne* (Bruxelles) et attribué à Émile Verhaeren par Robert Willard Artinian (*Maupassant Criticism. A Centennial Bibliography 1880-1979*, Jefferson et Londres, Mac Farland, 1982), on lit cette remarque au sujet du « Roman » : « Somme toute, préface inutile à bien des titres et peu neuve d'idées. / À moins que M. Guy de Maupassant, qui nous semble quitter le roman documentaire et objectif, ne veuille expliquer sa bonne volonté vers le roman analytique et subjectif. *Pierre et Jean* est un effort dans cette voie » (p. 26).

5. Le double discours, neutre et engagé, du « Roman » est analysé dans le Dossier qui figure en fin de volume, p. 223 *sq.*

Pierre et Jean la part de l'analyse psychologique prend une importance accrue. Accrue, mais non disproportionnée : *Pierre et Jean* est un moment d'équilibre, une synthèse où se concilient les deux types de roman. De là cet air de santé qui se communique à l'image de l'auteur lui-même, pourtant gravement atteint déjà par la syphilis¹. Moment d'équilibre : moment de grâce. Après, la santé physique et mentale de Maupassant déclinera rapidement ; le 1^{er} janvier 1892, il sombrera dans la folie, et en 1893, il mourra.

C'est sous son double aspect qu'on présentera ici *Pierre et Jean*, comme roman de mœurs réaliste où le conflit entre être et avoir joue un rôle déterminant, et comme roman psychologique fin de siècle, où l'auto-analyse du héros nous facilite l'accès aux racines inconscientes de son histoire. D'entrée de jeu, notons que deux facteurs principaux infléchissent l'écriture de Maupassant vers la psychologie. L'un relève de l'évolution littéraire de l'époque et de la biographie de l'écrivain, de faits connus que nous évoquerons dès le début de notre étude. L'autre, d'ordre psychique, lié à un problème d'identité, ne se laissera expliciter qu'à l'issue d'une analyse de *Pierre et Jean*. Toutefois, une parabole profane nous permet de l'annoncer dès maintenant. Décapotés par les jeunes frères du jardin de Maupassant, René Maizeroy et Georges Pouchet, personnages réels, ont dû bientôt reprendre qui son beau chapeau mou gris perle, qui son béret bleu marine. Personnages de *Pierre et Jean*, Léon Maréchal et Gérôme Roland, père naturel et père putatif de Jean, assistent à la naissance de l'enfant. Le premier court chercher le médecin et, dans sa hâte, prend le chapeau, de couleur et de forme non déterminées – dépourvu de tout signe identificatoire –, du second. Benêt, celui-ci rappellera l'incident dans l'oraison funèbre du géniteur de son fils : « Il est

1. Durant la création de *Pierre et Jean*, même les plaintes, habituelles dans la correspondance de Maupassant, de migraines, maux d'estomac, ophthalmies, semblent absentes, mais ce n'est qu'apparence, due au fait que nous ne connaissons pas de lettres intimes de cette époque.

même probable qu'il s'est souvenu de ce détail au moment de mourir » (p. 80)... L'idée serait loufoque, n'était l'importance du chapeau pour l'identité d'un homme.

PIERRE ET JEAN, ENTRE ROMAN DE MŒURS ET ROMAN PSYCHOLOGIQUE

Quelques faits, pour mémoire. Pendant sa brève carrière, entre 1880 et 1891, Maupassant publie un volume de vers, six romans, plus de trois cents nouvelles et plus de deux cents chroniques et essais. Bien qu'il ait fait son entrée sur la scène littéraire avec la publication de *Boule de suif* dans *Les Soirées de Médan*, recueil considéré comme « le manifeste naturaliste »¹, il a toujours refusé d'adhérer à une école : « Je ne crois pas plus au naturalisme et au réalisme qu'au romantisme », déclara-t-il dès 1877². Ses premiers romans, *Une vie* (1883) et *Bel-Ami* (1885), se laissent pourtant définir comme des romans de mœurs réalistes et objectifs, au sens que leur auteur donne à ce dernier terme dans « Le roman » : la motivation psychologique des personnages, vus de l'extérieur, n'est pas exposée, mais s'exprime à travers leurs actes. De la part de Maupassant, cette méthode implique une attitude impassible que nombre de ses lecteurs qualifieront d'indifférence morale. *Mont-Oriol* (composé en 1886, publié en 1887), en revanche, est un roman de mœurs où le récit d'une crise amoureuse donne lieu à des analyses détaillées de processus psychologiques. *Pierre et Jean*, on l'a dit, est le moment de conciliation des deux types de roman. *Fort comme la mort* (1889) et *Notre cœur* (1890) seront des romans d'analyse³.

1. Sur le rapport de Maupassant au groupe de Médan, voir notre introduction à *Boule de suif et autres histoires de guerre*, GF-Flammarion, 1991.

2. Lettre adressée probablement à Paul Alexis, 17 janvier 1877, *Corr.*, t. I, p. 112.

3. Cette ligne évolutive des romans de Maupassant est illustrée par des extraits dans le Dossier, « 2. Du roman de mœurs au roman psychologique », p. 237 sq.

Ce changement d'orientation s'accompagne d'un renouvellement spectaculaire de la thématique sociale : l'accroissement de la part psychologique va de pair avec le choix des protagonistes dans les classes supérieures. En 1882, Taine écrit à Maupassant : « Vous peignez des paysans, des petits bourgeois, des ouvriers, des étudiants et des filles. Vous peindrez sans doute un jour la classe cultivée [...]. Un homme né dans l'aisance, héritier de trois ou quatre générations honnêtes, laborieuses et rangées, a plus de chances d'être probe, délicat et instruit ¹. » Délicat et instruit : personnalité riche en nuances psychologiques. Réponse de Maupassant : le romancier moderne cherche à « surprendre l'humanité sur le fait », à dégager « les impulsions instinctives » ; or, les gens du monde ne diffèrent des gens simples que par « un badigeonnage d'hypocrisie compliquée » dont la représentation irait au détriment de la « vérité ² ». Deux ans plus tard, Maupassant est sommé par son ami Paul Bourget, chef de file de la jeune littérature psychologique, d'abandonner les personnages issus des classes inférieures pour étudier des « espèces sociales » situées au sommet de la « hiérarchie » des âmes ³. Il répond apparemment à côté : après l'éloge de la délicatesse de cet « effarouché devant les brutalités de la vie » qu'est Bourget, il lui reproche de laisser apparaître ses propres pensées dans son récit et d'empêcher ainsi le lecteur de conclure comme il l'entend ⁴. Autrement dit, trop de finesse – trop de psychologie – est incompatible avec l'objectivité et, partant, avec la vérité.

Deux ans se passent encore, et Maupassant fléchit. Dans *Mont-Oriol*, il analyse des personnages issus de l'élite sociale. Les analyses s'égrènent, il est vrai, sur fond de Bourse et de marché immobilier : le roman de mœurs

1. Lettre citée par Maupassant dans « Chronique », *Le Gaulois*, 9 juillet 1882.

2. « Chronique », *ibid.*

3. « Guy de Maupassant, I. Premières œuvres » (*Le Temps*, 2 mai 1884), dans *Études et portraits. Sociologie et littérature*, Plon, 1905, p. 303.

4. « Les subtils », *Gil Blas*, 3 juin 1884.

se développe parallèlement au roman psychologique. Ferdinand Brunetière salue en *Mont-Oriol* une œuvre enfin « convenable », avec des personnages pris « dans un monde où nous les pouvons suivre [...] sans répugnance ¹ ». Maupassant remercie : « j'attache à votre jugement un très grand prix ² ». Ce n'est pas une formule de politesse. Par la suite, il formera le souhait de publier dans la *Revue des Deux Mondes*, périodique conservateur dont Brunetière est le secrétaire et sera bientôt le directeur.

Le 18 août 1887 se termine la publication en feuilleton de *La Terre* de Zola, dans le *Gil Blas*. Le même jour, *Le Figaro* fait paraître une attaque virulente contre Zola et le naturalisme. Signée par cinq jeunes écrivains, Paul Bonnetain, J.-H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte, Gustave Guiches – on l'appellera le « Manifeste des Cinq ³ » –, elle est une protestation de la génération montante contre toute « assimilation possible » de ses œuvres « aux aberrations du Maître », descendu « au fond de l'immondice ». C'est le signal de l'offensive générale. Le 1^{er} septembre, Brunetière publie dans la *Revue des Deux Mondes* « La banqueroute du naturalisme ». L'auteur de *Pierre et Jean*, dirait-on, suit le mouvement, il s'éloigne de la tendance décriée en s'orientant vers le roman d'analyse. Seulement, lui, dès le succès éclatant de *Boule de suif*, s'est distingué du groupe de « Messieurs Zola ⁴ ». Mais aussi le « Manifeste des Cinq » ne l'empêchera-t-il pas de considérer *La Terre* comme une œuvre « belle et haute ⁵ ». Le changement de son projet créateur,

1. « Trois romans », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars 1887, p. 210 et 212.

2. Lettre à Ferdinand Brunetière [mars 1887], *Corr.*, t. III, p. 250.

3. Le titre original est « *La Terre*. À Émile Zola ».

4. Titre d'un article consacré aux jeunes naturalistes par Montjoyeux dans *Le Gaulois* du 27 décembre 1878.

5. Lettre à Zola [janvier 1888], *Corr.*, t. III, p. 7. Les rapports de Maupassant avec Zola resteront toujours bons. En 1888, c'est Maupassant qui est chargé par le ministre de l'Instruction publique de s'informer des éventuelles réactions de Zola à l'offre de la Légion d'honneur (cf. deux lettres à Zola [juillet 1888], *Corr.*, t. III, p. 46-49), et en 1889, lorsque son confrère prépare *La Bête humaine*, il s'entremet pour lui obtenir l'autorisation de « violer les règlements » en visitant les lieux

en harmonie, certes, avec l'évolution littéraire, tient à des raisons profondes, personnelles, il s'inscrit dans un projet existentiel.

Sous la pression d'ennuis de santé qui vont en s'aggravant, mais conduit aussi par le désir de se consacrer au nouveau type de roman qu'il cherche à élaborer, Maupassant veut changer de mode de travail. En septembre 1887, il pense essayer de gagner sa vie avec ce « trafic pseudo-littéraire » qu'est le théâtre, « afin d'écrire [s]es livres absolument à [s]a guise sans [s]e préoccuper le moins du monde de ce qu'ils deviendront¹ ». Des livres longuement travaillés, faits « de nuances, de choses suggérées et non dites² ». De là aussi l'intention de « ne plus faire de contes ni de nouvelles³ » – en effet, la production du conteur diminue sensiblement –, afin de ne plus se laisser distraire de ses romans. S'il souhaite une collaboration régulière à la *Revue des Deux Mondes*, c'est qu'elle lui permettrait « d'écrire très peu, [...] très lentement et de gagner autant avec ce travail concentré qu'avec toute la besogne hâtive du journal⁴ ». Quitte à se plier à la discipline conservatrice de la revue.

Autre changement d'ordre existentiel : même dans la vie privée de Maupassant, des personnages issus de l'élite sociale occupent désormais le devant de la scène. Hermine Lecomte Du Noüy, la muse de *Pierre et Jean*, s'y trouve déjà depuis plusieurs années. De 1886 datent les premières lettres de Maupassant à Geneviève Bizet, la veuve du compositeur, qui épousera bientôt Émile Straus⁵, brillant et riche avocat, et ouvrira un salon destiné à devenir un

fermés au public des chemins de fer (cf. lettre à Zola [printemps 1889], *Corr.*, t. III, p. 74).

1. Lettre à sa mère, fin septembre 1887, *Corr.*, t. II, p. 261.

2. Lettre à sa mère [janvier 1888], *Corr.*, t. III, p. 21.

3. Lettre à un directeur de revue (?) [octobre 1891], *Corr.*, t. III, p. 249.

4. Lettre à Ferdinand Brunetière [août 1889], *Corr.*, t. III, p. 94.

5. Maupassant lui confiera ses intérêts lors du procès contre *Le Figaro*, au sujet des coupures pratiquées dans « Le roman » (voir le Dossier, « 1. Maupassant : écrits sur le roman », p. 223-224).

des hauts lieux de la vie culturelle de Paris. Elle servira de modèle à la duchesse de Guermantes. Autres amies du même milieu : la comtesse Potocka, l'un des modèles de Michèle de Burne, l'héroïne de *Notre cœur*, Marie Kann et sa sœur, M^{me} Cahen d'Anvers, cultivées, élégantes, riches, célèbres. Ce sont elles, les destinataires des romans d'analyse. Elles valent la messe, semble-t-il, où le romancier mondain abjure ses affections pour les prostituées et les filles de ferme.

Pierre et Jean, toutefois, diffère sensiblement des romans psychologiques qui suivront. Sur le plan thématique, par le statut social des personnages : certes, ils n'appartiennent pas au peuple, mais à l'élite non plus – bijoutier, médecin, avocat, capitaine de navire, ils représentent la classe moyenne ; sur le plan de la méthode, par la nature des analyses, qu'André Vial a cernée de près¹. Cédons-lui la parole. À la différence d'un Paul Bourget, d'un Edmond de Goncourt vieillissant, écrit-il, chez Maupassant, dans ce roman, « l'analyste n'est point l'auteur, mais le personnage lui-même », et l'analyse, employée comme moteur de l'action, est à l'opposé des analyses explicatives de Bourget dont la fonction principale est d'offrir « une satisfaction gratuite pour l'intelligence ou la subtilité chercheuse du lecteur ». Dans *Mont-Oriol*, le recours aux généralités psychologiques en guise d'explication – « détestable méthode » – va de pair avec l'« analyse directe » et le « lyrisme déclamatoire ». *Pierre et Jean*, au contraire, roman de mœurs qui se mue tout naturellement en roman psychologique, est d'une sobriété classique.

Accueil très favorable, par conséquent. Même pour J.-H. Rosny, l'un des signataires du « Manifeste des Cinq », Maupassant, « tourmenté de psychologie, [...] aura évolué dans *Pierre et Jean* vers des analyses plus abstraites, des caractéristiques plus immatérielles que dans ses premières

1. *Guy de Maupassant et l'art du roman*, Nizet, 1954, p. 405-406, 434 et 566.

œuvres¹ ». De plus, grâce à l'accroissement de la part psychologique, l'impassibilité de l'auteur, qui heurtait souvent ses lecteurs, paraît atténuée. Selon Jules Lemaitre, dans ce roman de crise, le cœur de Maupassant « s'est amolli », « la source des larmes a commencé d'y jaillir² ». Psychologie, crise, émotion : l'œuvre se renouvelle.

ÊTRE ET AVOIR : *PIERRE ET JEAN*, ROMAN DE MŒURS RÉALISTE

Selon Hermine Lecomte Du Noüy, la source de *Pierre et Jean* est l'anecdote suivante :

[Un jeune homme] vient de faire un héritage de huit millions. Cet héritage lui a été laissé par un commensal de la famille. Il paraît que le père du jeune homme était vieux, la mère, jeune et jolie³.

Si Maupassant donne un frère à l'heureux héritier, c'est que celui-ci, de toute évidence, n'aurait pas enquêté sur l'origine de son héritage, au risque d'apprendre que lui-même est un enfant adultérin. De plus, l'introduction d'un second protagoniste en conflit avec l'héritier permet de développer une importante thématique économique.

Pierre, qui avait trois ans en 1858 (p. 115), a trente ans à présent : nous sommes en 1885. Cela se passe au Havre, en pleine expansion à cette époque : le nombre d'habitants a triplé en trente ans, de nouveaux quartiers s'élèvent, et, grâce au port et aux dépôts de marchandises, la ville fait à elle seule le sixième du chiffre d'affaires de la France entière⁴. Cette effervescence économique est

1. « Ceux de Médan. – III. Guy de Maupassant », *Supplément littéraire du Figaro*, 12 mai 1888.

2. « Guy de Maupassant », *Revue bleue*, 29 juin 1889, p. 802-803.

3. *En regardant passer la vie*, op. cit., p. 46.

4. Cf. Pierre Aubéry, « Images du Havre dans *Pierre et Jean* de Guy de Maupassant », *Le Bel-Ami. Bulletin de l'Association des amis de Guy de Maupassant*, juin 1958, n° 7, p. 14, et le lieutenant-colonel Blanchot, *Le Havre, son origine, son présent, son avenir*, Société de géographie de Tours, 1888, p. 4.

l'avenir qui s'ouvre devant les protagonistes, deux jeunes hommes au seuil de la vie, fraîchement diplômés, Pierre de médecine, Jean de droit. Leur père, un ancien bijoutier parisien retiré au Havre, est un spectateur enthousiaste du dynamisme extraordinaire du port. Toutefois, ses ressources modestes ne lui permettent pas de loger sa famille dans la ville moderne, mais seulement dans une maison étroite d'un vieux quartier. Les fils, eux, veulent de la place.

Pierre et Jean : le brun et le blond, le nerveux et le placide, le dur et le tendre. Radicalement opposés, ils vivent sous la tension d'« une de ces jalousies dormantes » prêtes à se réveiller à l'occasion d'« un bonheur tombant sur l'un » (p. 62). Ce bonheur sera l'héritage, « la fortune tombée sur [Jean] » (p. 111). Auparavant, ils étaient à égalité, aucun n'ayant un sou devant lui, chacun comptant pour s'établir sur l'aide, nécessairement maigre, de ses parents.

Le bonheur, la fortune *tombent* sur Jean – serait-ce pur hasard, comme le suggèrent ces tournures, si c'est lui qui hérite ? le sort aurait-il pu tomber aussi bien sur Pierre ? les deux frères seraient-ils interchangeables ? La suite de l'histoire nous apprendra le contraire : Pierre et Jean sont différents au point d'être prédestinés chacun à son rôle, par son caractère, par le projet existentiel que chacun tient de son père.

Pour définir ces projets, j'aurai recours à deux catégories, *être* et *avoir*, dont l'opposition est une source inépuisable de conflits dans la littérature française du XIX^e siècle, sinon dans toute la littérature. Vouloir être et vouloir avoir sont deux projets tellement importants qu'ils semblent innés aux personnages, impliqués par leur caractère. Vouloir être, c'est vouloir s'affirmer, affirmer son identité, et c'est vouloir s'épanouir, devenir plus fort, plus beau, plus estimé, plus aimé. À moins qu'on ne veuille simplement préserver une situation satisfaisante où l'on se trouve beau, fort, aimé. Vouloir avoir, c'est soit vouloir conserver ses possessions, soit vouloir posséder plus et encore plus. Ces deux projets ne sont aucunement

incompatibles. Ceux qui veulent être ne s'interdisent pas d'avoir, ils disposent des ressources pour vivre, souvent même de richesses, propriétés, châteaux, trésors, mais, au lieu de tirer une satisfaction immédiate de la possession de leurs biens, ils en usent pour devenir plus forts, plus beaux, plus aimés : pour être. Face à eux, ceux qui se définissent par leur projet de posséder veulent souvent devenir, eux aussi, plus forts, plus beaux, plus aimés, mais leur désir d'avoir prime sur leur désir d'être. En somme, les deux désirs coexistent chez les personnages, mais l'un des deux s'impose comme prioritaire. Emma Bovary veut de l'argent, elle vole son mari, incite son amant à détourner des fonds dans l'étude de notaire où il est employé, mais elle use de son avoir pour se rendre plus belle, plus intéressante, pour se faire aimer plus et encore plus : pour être. De même Renée, dans *La Curée* de Zola, dépense des fortunes pour tromper sa soif d'amour par un luxe effréné : elle jouit de sa richesse pour être. Face à elle, Saccard, son mari, est talonné par un immense désir d'avoir, non sans ressentir, toutefois, la tentation d'employer l'argent comme un levier de pouvoir : pour devenir plus puissant, plus admiré, peut-être même plus aimé.

Encore le désir prioritaire pèse-t-il souvent à peine plus lourd que l'autre, ce qui produit des apparences trompeuses. Jean, avec ses pensées qui ne s'arrêtent qu'« aux choses ayant pour lui un intérêt direct » (p. 146), et le père Roland, « dont l'esprit n'avait jamais franchi l'horizon de sa boutique » (p. 123), semblent tous deux situés du côté de l'avoir, d'où l'impression que Jean serait plus proche de son père légal que de son père naturel. Pierre, au contraire, intelligent, cultivé, rêveur, est proche de l'amant de sa mère, homme instruit et fin avec qui il lui arrive de parler poésie. Pourtant, chacun d'eux est bien le fils de son père.

Jean tient de ses géniteurs chez qui le désir d'avoir prime sur des désirs d'être apparemment très forts. Parmi ces désirs, l'attrance du rêve, de la poésie. M^{me} Roland, « une économe bourgeoise un peu sentimentale, douée

d'une âme tendre de caissière » (p. 62), aime les romans et la poésie pour « ces émotions légères qui troubl[ent] un peu son âme bien tenue comme un livre de comptes » (p. 66). Qui la troublent « un peu, si peu », insiste le manuscrit...¹. Quant à Maréchal, son amant, chef de bureau au ministère des Finances, cet homme doux et charmant apprécie la poésie en « bourgeois » et non pas en « artiste » (p. 121).

Autre et fondamental désir d'être : l'amour. Si l'on accole le prénom de M^{me} Roland, Louise, au patronyme de son amant, on obtient Louise Maréchal, nom porté par la mère adultère dans *Henriette Maréchal* des Goncourt (1863), un drame qui se termine dans le sang. Seulement, les amours de M^{me} Roland n'ont rien de dramatique, on dirait même rien de transgressif. C'est l'adultère toléré par une société hypocrite dont la morale courante tacite – en contradiction avec la morale idéale qu'elle prêche² – admet que « [le] mariage et l'amour n'ont rien à voir ensemble³ » parce que la fonction du mariage est de produire des héritiers afin d'assurer la transmission du nom et des biens à l'intérieur d'une communauté. L'amour, par conséquent, n'existe que dans l'adultère qui, de ce fait, passe pour le complément du mariage. La liaison de M^{me} Roland et de Maréchal relève de ce type d'adultère, que Maupassant appelle aussi « trois têtes sur le même oreiller⁴ », le mari étant d'habitude le meilleur ami de l'amant. Ce n'en est pas moins un amour profond, authentique. Se plaçant, le temps de s'aimer, en dehors des rapports socio-économiques – en dehors de l'avoir –, les amants satisfont leur désir d'être,

1. Cf. p. 215, chapitre I, note *f*.

2. J'emprunte ces termes à André Vial, qui considère l'opposition entre la morale courante et la morale idéale comme une structure de base des nouvelles de Maupassant (*Guy de Maupassant et l'art du roman, op. cit., passim*).

3. Maupassant, *Jadis*, dans *Les Sœurs Rondoli et autres contes sensuels*, GF-Flammarion, 1995, p. 33.

4. Préface à *L'Amour à trois* de Paul Ginisty, L. Baillière et H. Messenger, 1884, p. 1.

ils s'aiment l'un l'autre pour ce qu'ils sont, chacun découvre l'autre et se découvre dans le regard de l'autre comme unique. M^{me} Roland, évoquant Maréchal : « je n'ai aimé que lui, [...] il a été toute ma vie, toute ma joie, tout mon espoir, toute ma consolation, tout, tout, tout pour moi, pendant si longtemps ! » (p. 173). C'est un amour exclusif, unique, fondateur d'identité. Seulement, à l'instar de ces émotions suscitées par la poésie qui ne doivent troubler qu'« un peu » le livre de comptes qu'est l'âme de M^{me} Roland, l'amour, le désir d'être, ne doit pas mettre en cause son mariage solidement ancré dans l'avoir. Donc pas de vagues, pas de drame, pas de conflit.

Pour M^{me} Roland, c'est évident, l'avoir l'emporte sur l'être. Lorsque, après l'annonce de l'héritage de Jean, la famille discute du genre de vie qu'il devrait mener désormais, sa mère lui recommande de travailler pour « ne pas perdre le fruit de [s]es études » (p. 94). Ne pas perdre, garder ce qu'on a, c'est la grande affaire de M^{me} Roland. Dans le nouvel appartement de Jean, on la verra souffler les bougies après le départ des invités et serrer le sucre et les gâteaux dans un meuble qui ferme à clé (p. 163). Mieux, un long passage du manuscrit – il ne figurera pas dans la version imprimée – la montre en « femme d'ordre et de chiffres », qui, dans la crainte que Jean refuse l'héritage de son père naturel, s'ingénie à régler cette « question d'intérêt commercial¹ ».

Mais Maréchal, objectera-t-on, le galant qui se ruine en fleurs, doit se situer du côté de l'être. Rappelons ici le fait étrange qu'il institue Jean son unique héritier au risque de compromettre la réputation de M^{me} Roland – la morale idéale pourrait la juger sévèrement – et au mépris de son amitié pour Pierre. Une seule explication à ce comportement : à l'heure de la mort – l'heure de la vérité –, l'avoir l'emporte chez lui aussi sur l'être, lui inspirant le vœu ultime de transmettre sa fortune à son descendant.

Jean est la digne progéniture de ce couple. Il aime l'ordre, la sagesse, la régularité. Enrichi, il loue un bel

1. Cf. p. 218, chapitre VII, note *h*.

appartement choisi par sa mère et le meuble avec cet amour de l'ordre qu'il a en commun avec elle¹. Il aime parler des « planches posées dans le placard de sa chambre pour serrer le linge » (p. 147), sa mère se plaît à « vérifier les piles de linge, le nombre des mouchoirs et des chaussettes », à « align[er] les serviettes, les caleçons et les chemises », plaisir d'autant plus vif qu'elle le partage avec son fils : « Jean, viens donc voir comme c'est joli » (p. 189).

D'un côté, donc, M^{me} Roland, Maréchal et Jean : chez tous les trois, l'avoir prime sur l'être. De l'autre côté, M. Roland et Pierre.

Au premier abord, on dirait que chez le père Roland, un commerçant « pour qui le mot “poésie” signifi[e] sottise » (p. 121), l'avoir l'emporte sur l'être. Déduction hâtive, puisque Roland, ayant amassé une fortune modeste, ferme sa boutique pour s'adonner à sa passion du bateau. Sa femme voudrait continuer le commerce, mais lui, refusant de s'« esquinter » plus longtemps au travail, veut se « refaire [une] santé » au bord de la mer (p. 81). Vouloir préserver sa santé, sa personne, et vouloir s'adonner à une passion quitte à renoncer à augmenter ses possessions, c'est opter pour l'être, au détriment de l'avoir.

Pour confirmer cette thèse, il convient de rappeler les sources des revenus. Mieux, *la* source, parce que aussi bien les Roland que l'héritier de Maréchal vivent de leurs rentes, c'est-à-dire des intérêts de capitaux investis en obligations à trois pour cent (p. 76). À l'époque, la grande majorité des Français qui possédaient des valeurs monétaires choisissaient ce type d'investissement puisqu'il garantissait, dans ces temps où l'inflation était inexistante, que le capital serait sauvegardé et resterait éternellement égal à lui-même. En somme, tous, le père Roland, M^{me} Roland, Maréchal, Jean, tiennent à garder leur avoir.

1. Sur l'importance de l'amour de l'ordre dans *Pierre et Jean*, cf. la préface de Mireille Sacotte à son édition de ce roman (Pocket, « Pocket Classiques », 1989, rééd. 1998).

Seulement, Jean disposera de vingt mille francs par an, tandis que ses parents n'ont que huit mille francs¹. Dans ces conditions, quand il refuse d'augmenter son capital afin de vivre sa « manie nautique » (p. 103), le père Roland opte, avec intransigeance, pour l'être.

Pierre ne ressemble guère à son père. Il est « exalté, intelligent, [...] plein d'utopies et d'idées philosophiques » (p. 61). Il a « des désirs fous de partir », d'aller voir « des pays aux grandes fleurs et aux belles filles pâles ou cuivrées, des pays aux oiseaux-mouches, aux éléphants, aux lions libres, aux rois nègres » – « mais voilà, il faudrait de l'argent, beaucoup... » (p. 86-87). Lui, s'il avait de l'argent, il le dépenserait pour le plaisir de ses yeux, de ses sens, de son esprit, pour élargir ses connaissances et se procurer des jouissances nouvelles : contrairement au principe maternel qui commande de tout garder, il ferait des investissements à fonds perdu. S'il rêve d'avoir de l'argent, calculant même au franc près la somme qu'il gagnerait dans l'année avec tant de patients par jour, ce n'est là qu'une rêverie à la Perrette, sans prise aucune sur la réalité.

La différence entre Pierre et son père provoque même une vive altercation lorsque la famille discute de l'avenir de Jean. Selon Pierre, maintenant qu'il est à l'abri du besoin, Jean devrait s'efforcer de devenir « un jurisconsulte éminent, une lumière du droit » ; selon le père Roland, il devrait « se la couler douce », éviter tout effort, pour ne pas « s'esquinter le tempérament ». Pierre répond à son père, avec hauteur : « Nos tendances ne sont pas les mêmes ! » (p. 95). Seulement, le père Roland ajoute que lui, s'il était Jean, il s'achèterait un joli bateau et irait « jusqu'au Sénégal » (p. 94)... jusqu'au pays des rois nègres où Pierre, lui aussi, rêve d'aller. Dans le manuscrit,

1. Revenu relativement modeste : dans *Les Bijoux* de Maupassant, un employé de ministère ne peut pas vivre confortablement avec ses 3 500 francs d'appointements.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHPN000103.N001
Dépôt légal : mars 2008

MAUPASSANT

Pierre et Jean

Pierre et Jean : le docteur et l'avocat, le brun et le blond, le nerveux et le placide, le dur et le tendre. Radicalement opposés, ces deux frères, tout en menant une existence paisible au Havre, vivent sous la tension d'« une de ces jalousies dormantes » prêtes à se réveiller « à l'occasion d'un mariage ou d'un bonheur tombant sur l'un ». Or on apprend qu'un ami de leurs parents a légué sa fortune à Jean, seul. Pourquoi Pierre n'hérite-t-il pas ? Cette question lancinante le conduira à exhumer un vieux secret de famille... Psychologie, crise, émotion : Maupassant se renouvelle dans *Pierre et Jean*. Paru en 1888, alors que le naturalisme subissait de violentes attaques, ce récit marque un tournant majeur, du roman de mœurs au roman d'analyse, dans l'œuvre de l'écrivain.

Cette édition donne, pour la première fois, les variantes du manuscrit du « Roman », la célèbre étude dont Maupassant a fait précéder *Pierre et Jean*.

DOSSIER

1. Maupassant : écrits sur le roman
2. Du roman de mœurs au roman psychologique
3. Mère et fils

Présentation, établissement du texte, notes,
variantes, dossier, chronologie et bibliographie
par Antonia Fonyi

ISBN : 978-2-0807-1311-7



9

782080 713117

www.editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion

Catégorie B



Extrait de la publication
Flammarion